

BOURGAULT, ANDRÉ-MÉDARD et FRANÇOIS GAUTHIER (coll.). *La Maison de mon père*. Préface de MICHEL LESSARD. Beloeil, Qualigram, 2015, XIX-156 p. ISBN 978-2-9815539-0-4

Jean-François Blanchette

Volume 15, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041139ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041139ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blanchette, J.-F. (2017). Compte rendu de [BOURGAULT, ANDRÉ-MÉDARD et FRANÇOIS GAUTHIER (coll.). *La Maison de mon père*. Préface de MICHEL LESSARD. Beloeil, Qualigram, 2015, XIX-156 p. ISBN 978-2-9815539-0-4]. *Rabaska*, 15, 229–233. <https://doi.org/10.7202/1041139ar>

la critique linguistique suscitée par le *bio*-graphique dont le préfixe renvoie à une vie organique qui s'adapte mal au domaine de la matérialité. » (p. 196)

Au terme de cet essai très personnel dont il assume le caractère exploratoire et parfois provocant, Bonnot résume sa position : « si finalement l'objet ne peut pas être considéré comme une donnée plus objective pour l'anthropologie qu'un rituel ou un discours, c'est tout simplement parce qu'un anthropologue ne peut étudier l'objet que dans le cadre d'un système relationnel dans lequel il prend place. » (p. 199) *L'attachement aux choses* est un ouvrage riche, dense, bien structuré et s'appuyant sur une imposante bibliographie qui intègre les travaux de chercheurs européens et nord-américains, francophones et anglophones. L'auteur n'hésite pas à mêler ses expériences de terrain, à revisiter certains concepts et à se soumettre à une auto-évaluation constante de ses manières de faire. Force est de constater que Thierry Bonnot vise juste en offrant une contribution originale parsemée de nombreuses pistes stimulantes qui viennent enrichir la réflexion sur le rapport aux choses et la compréhension de « l'objet en société ».

LAURENCE PROVENCHER-ST-PIERRE

Université du Québec à Montréal

BOURGault, ANDRÉ-MÉDARD et FRANÇOIS GAUTHIER (coll.). *La Maison de mon père*. Préface de MICHEL LESSARD. Belœil, Qualigram, 2015, XIX-156 p. ISBN 978-2-9815539-0-4.

La maison de mon père dont il est question dans ce livre, c'est celle du maître-sculpteur Médard Bourgault (1897-1967) qui fut à l'origine du mouvement de sculpture sur bois en taille directe qui a fait la réputation de Saint-Jean-Port-Joli.

Angéline Saint-Pierre (1931-2017), sculpteure, chroniqueuse et historienne, avait une admiration sans bornes pour Médard Bourgault, qu'elle avait pu observer au travail alors qu'elle apprenait la sculpture sur bois avec André, frère de Médard. Devant la richesse de l'héritage du maître-sculpteur, elle réalise après son décès survenu le 21 septembre 1967 que, malgré une pléthore d'articles de revues et de journaux sur l'homme et son œuvre, on ne trouve aucun ouvrage de synthèse. Elle publie *Médard Bourgault, sculpteur*, aux Éditions Garneau de Québec en 1973, ouvrage réédité aux Éditions Fides en 1981 et aux Éditions La Plume d'Oie en 2000. S'inspirant de l'immense documentation du Fonds Médard Bourgault – déposé depuis au Centre d'archives de la Côte-du-Sud à La Pocatière et qui est composé d'un journal, d'un carnet de bord, et d'une volumineuse correspondance, ainsi que des lettres de Médard à Marius Barbeau aujourd'hui aux archives du Musée canadien de

l'histoire –, sans oublier les précieux témoignages de l'épouse de Médard et de leurs enfants, elle raconte la jeunesse de Médard, son premier métier de marin, ses aspirations à gagner sa vie comme sculpteur, le développement de son style, ses nombreuses réalisations, puis comment il en arrive à créer un mouvement esthétique qui allait marquer plus d'une génération de sculpteurs. L'influence de l'homme est significative : « Ils sont maintenant près de deux cents artistes et artisans pour témoigner de cette pleine mesure qu'il a donnée durant les quarante années de sa vie artisanale et artistique et pour continuer son œuvre. À la suite de Médard Bourgault, ils expriment dans le bois la pensée d'un peuple en créant l'art et la beauté. » Elle ajoute : « Cinq ans après la mort de Médard Bourgault, des gens venus de partout continuent à visiter son village au nom si joli. Inconsciemment, ils semblent chercher une présence. Cette présence, ils la retrouvent dans son épouse, discrète et bienveillante. Médard Bourgault vit dans ses fils décidés plus que jamais à relever le défi. Il vit à l'intérieur de sa maison. Aucun monument de marbre ou de pierres ne saurait mieux perpétuer sa mémoire. La présence de Médard Bourgault est encore tangible dans le bocage, en bordure du Saint-Laurent. Médard Bourgault est continué dans les personnes et dans les choses qu'il a marquées pour un fructueux destin. » (p. 123-125)

En 2017, si vous passez par Saint-Jean-Port-Joli et que vous vous arrêtez à la maison de Médard-Bourgault, vous aurez l'immense plaisir de constater que la flamme est toujours allumée. Son fils André-Médard vous attend, accueillant, paisible et généreux comme le furent les Bourgault pour leurs semblables et les visiteurs. Mais le temps passe. André-Médard a voulu fixer pour toujours, dans l'ouvrage en titre, catalogue illustré de belles photographies en couleurs de son ami François Gauthier – qui a également piloté la réalisation de ce livre – ce qu'est aujourd'hui le domaine érigé par son père qui est formé de la maison et de quatre bâtiments situés sur le terrain qui se trouve dans un endroit sublime, sur les berges du fleuve Saint-Laurent.

Ce beau livre, sans analyse compliquée, est un guide des lieux et des œuvres d'art qui s'y trouvent, présentés avec des notes personnelles sur les souvenirs qu'ils évoquent. André-Médard Bourgault s'est donné la responsabilité personnelle d'agir en tant que conservateur de ce patrimoine. Presque tout dans ce domaine est demeuré intact depuis le décès de son auteur survenu en septembre 1967.

La maison de Médard Bourgault est une simple maison de marin à un étage et demi, avec grande lucarne. Elle est recouverte de pierres des champs, taillées par Médard « pour se reposer » disait-il. Par ailleurs, les sculptures en bas-reliefs qui surplombent la porte d'entrée principale et les fenêtres de la maison la distinguent de toutes les autres du village : un magnifique bas-relief, *Les Dieux et déesses de l'éternité*, au-dessus de la porte et un

mascaron au-dessus de chacune des fenêtres de la maison, tous sculptés en bois et recouverts d'un agrégat de peinture et de sable afin de les protéger des intempéries.

Les salles de la maison sont présentées en détail, une à une, avec leur décor et les sculptures et autres œuvres qu'on y trouve, comme les meubles fabriqués par Médard, qui fut menuisier avant d'être sculpteur. Les deux salles les plus impressionnantes de la maison sont le salon et la salle familiale, avec leurs lambris sculptés. Sur les murs du salon, on trouve toute une série de tableaux que l'artiste réalise afin d'« illustrer l'histoire d'un peuple, celle des Canadiens français, à travers l'histoire de sa propre famille » (p. 7) : *L'Ébauche d'une race*, *Le Berceau d'une race*, *Les Premiers Pas d'une race*, *La Destinée*, *Le Défricheur*, *Le Semeur*, *L'Artisan*, *La Forge*, *Le Fardeau des guerres*, *La Justice* et *Le Bâtitseur*. Ces tableaux, jumelés aux textes tirés du journal personnel de Médard, sont très touchants et témoignent d'une grande sincérité en regard de la vie et de la société : les ancêtres, la famille, l'éducation, la profession, l'amour de la terre et de la mer, la détresse de la guerre. Car cet ensemble magistral est créé en 1943, au cours de la Deuxième Guerre mondiale qui interpelle la créativité du maître qui a perdu ses élèves, dont plusieurs ont été appelés à la guerre après la fermeture de son école en 1941.

La salle familiale est également remarquable par ses panneaux sculptés représentant trois filles de Médard à l'œuvre, ainsi que par une trilogie en ronde-bosse du Sacré-Cœur composée d'un visage du Christ, de Joseph avec Jésus et de Marie avec son enfant, le tout surplombé d'un magnifique lustre formé de trois figures de proue qui éclairent les lieux. D'autres pièces ornent cette salle, dont une superbe armoire datant de 1938. C'est une armoire de structure simple, tout en ligne droite, empreinte de la modernité que prônaient Jean-Marie Gauvreau et son école du meuble à cette époque. Médard y a par ailleurs incorporé des caissons à panneaux sculptés représentant les scènes du terroir : la maison familiale, l'église paroissiale, le berceau, le semeur, la fileuse, le coupeur à la faucille, le batteur, le four à pain, une gerbe de blé ; ainsi que des représentations de la nature : des pommes, un oiseau et un castor. C'est comme s'il avait voulu incorporer dans ce meuble aux allures modernes les dernières représentations de l'art paysan qu'il avait abandonné pour se consacrer à l'art religieux.

Ce meuble est en contraste frappant avec le buffet à deux corps qu'il a bâti et sculpté en 1918 alors qu'il était encore marin et qu'on trouve aujourd'hui dans la salle à manger. C'est d'ailleurs la plus vieille pièce connue de Médard. Elle est fortement inspirée du travail de son ami le sculpteur au canif Arthur Fournier, également de Saint-Jean-Port-Joli, qui le guide dans son apprentissage de la sculpture. Médard autant que Fournier ont une bibliothèque de

livres sur les arts, l'ébénisterie et d'autres sujets. C'est peut-être en y examinant les meubles des siècles précédents que Médard a pris l'idée de ce buffet à deux corps qu'il décore à la manière des pièces populaires québécoises avec des castors, des rinceaux et des fleurs. La partie basse présente deux petits vantaux et deux tiroirs dont les poignées sont sculptées en forme de queues de castor. Le corps supérieur, en retrait, compte deux vantaux cintrés vitrés. Le meuble est surmonté d'un fronton brisé, décoré d'une coupe de fleurs au milieu d'une double corne d'abondance et de castors sur leur branche d'érable. Le meuble est couronné d'une tête de lion sur lequel il y avait un aigle déjà. C'est l'un des grands meubles de l'art populaire québécois.

Après la présentation du contenu de la maison, l'auteur invite le lecteur à visiter les autres parties du domaine. C'est un atout majeur de les voir ici, car lors d'une tournée chez André-Médard, l'héritier et propriétaire, cette partie du domaine n'est pas accessible au public. C'est encore aujourd'hui un endroit de rêve. C'est là que Médard se retirait. C'est là aussi que les enfants pouvaient vivre librement, loin des publics qui ne cessaient jamais de se présenter à l'atelier. Sur la falaise surplombant le fleuve, on trouve une petite chapelle. En contrebas, sur les rives du Saint-Laurent, il y a deux chalets et un atelier, au cœur d'une clairière où Médard avait aménagé un jardin de sculptures, exclusivement de nus féminins, dont certains s'y trouvent toujours. André-Médard explique ce que son père a voulu réaliser : « Dans son bocage, au pied de la falaise, à partir de 1960, il se crée un parc à sculptures de son cru dont il évacue presque complètement le catholicisme. Il s'invente une mythologie et sculpte des œuvres surgies de son imagination et souvent inspirées par les formes des pièces de bois dont il dispose. » (p. 100)

En plus de la visite de tout le domaine, le parcours de cet album nous permet d'entrevoir le cheminement stylistique et thématique de Médard grâce aux nombreuses sculptures en ronde-bosse qui sont toujours sur les lieux. En voici quelques-unes, dans l'ordre chronologique de création : *Sainte Face*, polychrome (vers 1918), son *Premier Crucifix*, polychrome (1921), *Vierge et Enfant*, polychrome (1925), *Châsse du Golgotha*, polychrome (1925), *Notre-Dame de la falaise*, peinture et sable (1927), *Abreuvement des taures*, bois naturel (1932), *La Cène*, bois naturel (1932), *Les Amoureux*, bois naturel (1934), *La Crèche*, bois naturel, réalisée avec son fils aîné Raymond (1939), *Sainte Rose*, bois naturel (1945), *La Rencontre du Cyrénéen*, bois naturel (1950), *Figure du Christ*, bois naturel (vers 1954), *La Création*, glaise et bois (1960), *Les Trois Grâces*, bois naturel (entre 1960 et 1963) et *Le Baiser d'adieu*, bois naturel (1967). Cette dernière sculpture, un jeune marin qui fait ses adieux à son amie en minijupe, est la dernière que Médard complète avant son décès. Empreint de modernité, ce message émouvant d'adieu à son épouse, analogie de leur jeune temps mis au goût du jour, rappelle à ses

enfants ce qu'il leur a enseigné toute sa carrière: « Sculptez votre temps ! »

En terminant, il est approprié de mentionner l'importance pour nos gouvernements de protéger le Domaine Médard-Bourgault. Le premier pas revient à la municipalité de Saint-Jean-Port-Joli qui examine actuellement la possibilité de lui accorder la Citation en vertu de la *Loi sur le patrimoine culturel*, grâce à la collaboration de la Société québécoise d'ethnologie et du propriétaire des lieux, André-Médard Bourgault. Les Québécois pourront alors être fiers de ce patrimoine et partager le plaisir qu'évoque Michel Lessard dans la préface de ce livre : « Partout dans le monde, les ateliers ou résidences des artistes sont des lieux de vénération et de pèlerinage. [...]. Les plus sensibles saisiront cette émotion en pénétrant dans ces lieux intimes où les muses ont inspiré la beauté et la quête d'immortalité des créateurs. » (p. XII-XIII).

JEAN-FRANÇOIS BLANCHETTE

Chercheur associé au Musée canadien de l'histoire

CASGRAIN, HENRI-RAYMOND. *Souvenances canadiennes*. Texte établi, présenté et annoté par GILLES PAGEAU. La Pocatière, Société historique de la Côte-du-Sud, « Les Cahiers d'histoire », n° 28, 2016, 559 p. ISBN 978-2-9803977-9-0.

Si son nom a pâli, avec l'avènement de la Révolution tranquille, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, qui s'était lui-même donné le titre de « père de la littérature canadienne », était sans doute très connu au XIX^e siècle, car ce personnage, controversé il faut le dire, a été mêlé à toutes sortes d'activités et d'évènements au cours de sa carrière. Auteur de près d'une trentaine d'ouvrages, dont plusieurs ont marqué l'histoire canadienne et ont obtenu beaucoup de succès tant auprès de la critique que du public lecteur, il a animé, à la tête d'un groupe de littérateurs de la ville de Québec avec la fondation des *Soirées canadiennes* (1861) et du *Foyer canadien* (1863), le mouvement en faveur de l'avènement d'une littérature canadienne.

Devenu aveugle, en octobre 1902, au crépuscule de sa vie, il dicte à une copiste religieuse les dernières phrases de ses Mémoires, qu'il a lui-même intitulées *Souvenances canadiennes*. Ce long retour sur sa vie au parcours quelque peu enchevêtré, il l'avait entrepris en septembre 1899 et en avait interdit formellement la publication. Seuls quelques privilégiés ont eu accès à cet important document dont les trois copies ont été soumises à des consultations restreintes, privant ainsi une foule d'intéressés, historiens professionnels ou amateurs, professeurs, étudiants, sans oublier le public en général, d'un riche et important témoignage « pour comprendre les grands enjeux » d'une bonne partie du XIX^e siècle, au Québec, au Canada et sur la Côte-du-Sud, comme le